

Patrick Imbert. *Le Paradis des chiens: Roman.* Montréal : Éditions du Marais, 2014. 314 pp.

Dans la dédicace de son roman, Patrick Imbert remercie quatre personnes « qui ont tracé les pistes d'une écriture sachant se promener ! » En effet, son livre fourmille de chemins parcourus dans de nombreux domaines, de rencontres et d'aventures émotionnelles, sexuelles, sportives, éducationnelles, familiales, naturelles, etc.

À le lire, il est évident qu'il excelle dans l'art de narrer l'environnement et ses paysages, les scènes érotiques, ou tout positionnement politico-social... Ainsi l'intrigue et l'atmosphère qui s'en dégagent sont des plus fascinantes. Seul le titre reste intrigant, car la première question que l'on se pose est : Quel est ce paradis des chiens que le narrateur principal voudrait rejoindre ? Ce n'est qu'après avoir esquissé quelques références à ses propres chiens que le narrateur anonyme nous fournit la réponse à la fin du roman, autrement dit : à l'épilogue.

Il s'agit d'une histoire d'un personnage principal sans nom précis (ou l'intelligence centrale, comme le dit Henry James) qui raconte toutes les aventures qu'il a eues dans son enfance en France, puis au Canada, où il s'est installé à Ottawa. Plusieurs références indiquent qu'il est professeur ayant obtenu un poste universitaire qui lui a permis d'avoir de bons rapports avec ses étudiants. Est-ce alors un roman autobiographique ? Il en montre tous les ingrédients. Mais il ne faudrait jamais confondre personnage et écrivain.

Ce personnage, assez égocentrique, entretient des relations amoureuses et sexuelles, professionnelles et amicales des plus attachantes. Le roman débute par la contemplation de Marina à 20 ans (on apprend plus tard que c'est sa fille) qui évolue sur la piste de neige de Camp Fortune, après le décès de sa mère Édith. La narration du héros commence avec ses pensées sur l'éducation primaire et secondaire à Paris ; et il n'est pas très tendre à ce sujet. Ainsi il évoque la traditionnelle formule à la fin des Bulletins trimestriels, « Peut encore faire mieux. » Sous-entendu l'élève doit faire encore des efforts et qu'il n'atteindra presque jamais la perfection ! À 11 ans il refuse de prendre Louis XIV comme modèle, ainsi que tous les poncifs de l'éducation nationale française. Et il se souvient que dans son école primaire, « le mot magique et menaçant » est « Réfléchis ! ». On verra que la réflexion sur les affaires personnelles, sociétales, nationales, internationales... ne manquent pas chez ce romancier.

Le narrateur, qui ne nous livre jamais son nom, s'adresse au lecteur souvent selon une certaine distanciation, utilisant les pronoms personnels « il » ou « tu, » ou « l'homme dont je veux vous parler, » et parfois la première personne du singulier « je. » Cette variation multiplie

donc des voix narratives, et donne à la subjectivité une densité plurielle qui correspond aux diverses rencontres du vécu. On ne peut reproduire tous les pronoms de femmes avec lesquelles il a eu des liaisons plus ou moins « dangereuses, » mais l'on peut nommer Sandra « qui fera de lui un Canadien. » Nous sommes dans les années '70, où le multiculturalisme bat son plein, et Patrick Imbert y a sans doute participé à tous les débats sur sujet précis. Et son personnage nous livre de nombreux détails des différentes cultures avec lesquelles il était en contact.

Le narrateur est très explicite sur deux femmes qui ont représenté « l'amour de sa vie » : Anita dans sa jeunesse, et Édith qu'il épousera, et qui lui donnera Marina, sa fille adorée. Adeptes du transculturalisme, et de ce que j'ai appelé la « nomaditude, » Patrick Imbert exploite à merveille ces thématiques principales : « Il songeait qu'il faudrait rendre tous les gens nomades, les faire circuler sur la planète, afin que tout le monde rencontre tout le monde avant de découvrir son joli bungalow qui deviendrait passerelle vers de nouveaux départs » (72-73).

Un de ses camarades de jeunesse est originaire de Madagascar. Celui-ci est maltraité par ses amis parce qu'il était noir. Le narrateur le prend en sympathie, à tel point qu'il finit par faire fusion avec lui et écrire, « Vous étiez devenus les moutons noirs de la classe » (122). Plus tard, le narrateur se rendra compte que ce même Kveku lui a appris tant de choses sur la vie.

Le roman présente souvent des touches humoristiques, de l'ironie, de la critique constructive, des jeux de mots, comme, par exemple, Lika qui rappelle Ikea, et que l'auteur définit comme « abréviation de Lits Canadiens » (211). Plus loin, le LIKA évoque « La femme frigide [qui] se transforme en KALI » (216).

À plusieurs reprises, Anita et Édith deviennent les ressorts primordiaux de la narration. Elles reviennent souvent dans l'esprit du narrateur, lui rappelant la première et la dernière femme de sa vie. Sa tante Marguerite, ayant vécu dans le plus grand luxe, décédée au Ritz Hotel, lui laissera des pesos mexicains en or, qui lui permettra « d'acheter son premier bungalow à Ottawa. » Et c'est dans le chapitre « Faire la tendresse » qu'il nous livre son amour spécial, créatif et mémorable avec Édith : « Leur amour était le risque infini d'une invention quotidienne qu'ils jouaient avec talent » (260). De nombreux flashbacks nous révèlent cet amour exceptionnel, le plaisir infini du vivre en couple tel défini par « Édith embrasée, » « Le corps est l'âme du couple » (254).

Quelques références au titre du roman se trouvent à la page 127, 142..., où le narrateur se rappelle « ses promenades à l'adolescence avec sa chienne teckel au Bois de Vincennes » (142).

Le décès d'Édith dans un accident de voiture est la partie du livre la plus triste et la plus émouvante. Cette catastrophe change un peu le caractère du narrateur qui se restreint à vivre le quotidien avec sa fille et son chien. Il semble avoir un certain dégoût des gens et ne tient plus à les fréquenter à tel point qu'il nous livre une sorte de testament. Son vœu le plus cher est le suivant : « Quand il mourrait, il n'irait pas au paradis des gens. Il irait au paradis des chiens Dans ce paradis, il retrouverait Édith » (294).

Roman d'amour et d'aventures, de cogitations politico-sociales franco-canadiennes, offrant un style allègre d'une vivacité mordante, ironiquement parlant. Je le recommande pour passer de bons moments de plaisir de lecture et d'éclairage sur les problèmes de notre temps.

Hédi Bouraoui
Université York
Toronto, Canada